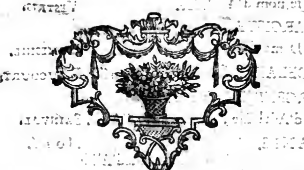
ADÉLAÏDE
DE HONGRIE,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES
ET EN VERS.

Par M. DORAT.



A PARIS,
Chez MONORY, Libraire de S. A. Sérénissime Mgr. le Prince de Condé, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Messieurs.
PEPIN, Roi de France.	MOLÉ.
RICOMER, ancien officier de Martel, & autrefois Gouverneur de Pepin.	BRIZARD.
CLÉONIME, jeune Hongrois.	MONVEL.
UN OFFICIER.	DAUBERVAL.
	Mesdemoiselles.
ALISE, crue Reine de France, sous le nom d'Adelaïde.	VESTRIS.
MARGISTE, mere d'Alise, crue Dame d'honneur d'Adelaïde.	DUMESNIL.
ADELAIDE, sous le nom d'Eumélie.	RAUCOURT.
ARGENICE, Reine de Hongrie, mere d'Adelaïde, & crue mere d'Alise.	SAINVAL.
FANIE. } femmes de la suite d'Alise	MOLÉ.
ORPHISE. } femmes de la suite d'Alise	LACHASSAIGNE.

Deux enfans de PEPIN, Personnages muets.

GARDES, OFFICIERS, SUITE.

La Scene se passe à Paris, dans le Palais des Rois.

ADELAÏDE
DE HONGRIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le jour se leve. Le Théâtre représente un Vestibule ouvert par trois arcades. Des deux côtés sont différentes portes qui conduisent à différens appartemens.

SCENE PREMIERE.

MARGISTE *seule, (accourant sur la scène avec trouble & précipitation.)*

O Songe plein d'horreur ! épouvantable nuit !
La foudre gronde,éclate,& l'éclair me poursuit.
Au défaut du remords, les Cieux impitoyables
Arment jusqu'au sommeil pour punir les coupables.
Quel sommeil ! quel chaos de mille objets confus
Qui m'agitent encor, lorsqu'ils sont disparus !
J'ai cru voir ce Mortel qu'aux rives de la Seine
Je ne sais quel motif après six ans ramene ;
Ce Ricomer dont l'œil formidable & vengeur
De ses mornes regards semble éclairer mon cœur.
Sous les pas de ma fille il ouvroit un abyme,

A 2

Et d'un ſpectre voilé je tombois la victime! . . . .
Phantômes effrayans, vous menacez en vain;
La terreur qui vous ſuit n'entre point dans mon ſein.
Par mes vaſtes projets mon ame eſt agrandie;
Rien ne peut, rien ne doit accabler mon génie.
Le fardeau de mon crime eſt tout entier ſur moi;
Je le porterai ſeule, & toujours ſans effroi.
O toi, qui, m'oppoſant ta douleur obſtinée,
Baignes de pleurs le Trône où tu fus entraînée,
Déplorable jouet de mon ambition,
Toi, qu'en ces lieux je n'oſe appeller de ce nom,
Ma fille, c'eſt aſſez: cache-moi ta foibleſſe;
Ton chagrin m'importune, & ta frayeur me bleſſe.
Le ſceptre eſt dans tes mains, tu regnes, je puis tout;
Le péril m'enhardit, & le ſuccès m'abſout.
Cet art qui, devançant la lenteur des années,
Soumet les Aſtres même, y lit nos deſtinées,
Et ſurprend des ſecrets enfermés dans les Cieux,
Aſſiſe au rang des Rois vint t'offrir à mes yeux:
Mon inquiete ardeur dévora cette image;
Et je franchis l'écueil, ſans prévoir le naufrage.
Je ne balançai plus ſur le choix du moyen:
Ivre d'un noble eſpoir, je ne craignis plus rien:
Le ſort, ce même ſort qui menace ma vie,
Sut m'indiquer la route, & mes pas l'ont ſuivie.
J'entends du bruit. On vient: Pepin doit en ce jour
Raſſembler en ces lieux tous les Chefs de ſa Cour.
Il paroît. . . . . Quel ennui ſemble aſſiéger ſon ame!
Evitons ſes regards; ſortons.

SCENE II.

MARGISTE, PEPIN.

PEPIN.

Restez, Madame.

MARGISTE.

(à part.) *(haut.)*
Ciel ! Quels soins, ou plutôt quels soucis inquiets
Vous font seul, à cette heure, errer dans le Palais.

PEPIN.

Ah ! Margiste, ces soins qu'exige la Couronne
Ne sont point les soucis, mais les devoirs du Trône.
Chef d'un peuple guerrier, honoré de son choix,
Je chéris un fardeau qui pese à tant de Rois.
L'Europe voit enfin chez ce peuple fidele
Fleurir de Souverains une tige nouvelle ;
Elle commence à moi ; par des travaux constans
Je saurai l'affranchir de l'injure des temps ;
J'ose le garantir. Le sceptre de la France
Chancela trop de fois aux mains de l'indolence ;
Et l'ombre de Martel, errante autour de moi,
Me répete sans cesse : Agis, combats, sois Roi.
Oui : sa tombe est l'Autel où j'ai juré de l'être ;
Je te le jure encore, ô mon pere, ô mon Maître !
Honorables devoirs, vous ferez mes plaisirs ;
Vous ne m'arracherez ni plaintes, ni soupirs.
Mais il est des chagrins & des peines cachées,
Comme des poisons lents dans le cœur épanchées ;
On s'en distrait en vain ; renaissantes toujours,
Elles viennent troubler le cours des plus beaux jours.
Les conquêtes, la gloire & leur pompe insensée,
Ne guérissent point l'ame, alors qu'elle est blessée....

Vous m'entendez, Madame, & vos yeux pénétrans
Lisent dans un secret renfermé trop long-temps..
La Reine....

MARGISTE.

Eh bien!

PEPIN.

L'objet de l'amour le plus tendre,
Au lieu de ce bonheur que j'ai droit d'en attendre,
Remplit mes jours de deuil, d'amertume & d'horreur,
Chaque moment ajoute au trouble de son cœur.
Exauçant mes souhaits, envain le Ciel lui-même
Avoua notre himen par des gages que j'aime:
On diroit que son rang la gêne quelquefois;
Elle semble étrangere à la pompe des Rois,
Elle qui sort d'un sang à qui le mien s'allie,
Fille des Souverains qu'adore la Hongrie!
Dès que je l'interroge, elle verse des pleurs,
Répond en soupirant, & me tait ses malheurs.
C'en est trop: vous avez élevé son enfance:
Comment interpréter ces larmes, ce silence?

MARGISTE.

A peine elle comptoit son quinzieme printemps,
Du Cloître, où sans éclat couloient ses premiers ans,
Elle se vit soudain sur le Trône élevée,
Ravie à sa patrie, à sa mere enlevée.
Ce n'est pas tout encor: pour comble de chagrins,
Aussi-tôt que l'himen eut lié vos destins,
Vous le savez, Seigneur, la politique altiere
Souleva contre vous les Etats de son pere:
Craignant de toutes parts les plus sensibles coups,
Son cœur se partageoit entre ce Prince & vous,
Et ces pleurs, ces regrets dont votre amour murmure,
Sont de justes soupirs donnés à la Nature.

PEPIN.

La Nature, sans doute, a des droits révérés;
Mais les droits de l'himen en sont-ils moins sacrés?

Sur-tout ceux de l'amour ; de moi qu'a-t-elle à craindre?
Ne voulant que l'aimer, faut-il toujours la plaindre,
Consoler des ennuis . . . . que je ne connois pas,
Détester sa contrainte, adorer ses appas,
Languir dans les tourmens d'une importune flamme?...
Ah! j'avois mérité de lire dans son ame,
D'y répandre la joie & la sécurité ;
Confiance, bonheur, elle m'a tout ôté ;
Et ce cœur l'idolâtre! Il est né trop sensible :
Quoi! toujours des combats, & pas un jour paisible!
J'interroge l'Amour, j'implore l'Amitié,
Ils se taisent tous deux, ou parlent à moitié.
Une Cour fatiguante, une gloire stérile,
D'un triomphe sanglant l'appareil inutile,
Voilà ce qui me reste ; &, lorsqu'autour de moi
Tout ce Peuple applaudit aux succès de son Roi,
J'erre dans ce Palais, pompeuse solitude,
Où pénetre avec moi la sombre inquiétude.
Affranchi des périls qu'il m'a fallu braver,
Je cherche un cœur qui m'aime, & ne le puis trouver.

MARGISTE.

Tout est calme aujourd'hui ; le bruit des armes cesse.
Un Héros pacifique invite à la tendresse ;
Ah! Seigneur, ces soupçons, ces reproches, ces vœux,
Laissez-les expirer, de grace, entre nous deux ;
Permettez que toujours la Reine les ignore ;
Vous verriez sa douleur s'en augmenter encore :
C'est à moi de fixer ses regards abattus
Sur l'éclat que la gloire ajoute à vos vertus.

PEPIN.

Hélas! environné d'un éclat qui vous frappe,
J'ai rencontré la gloire, & le bonheur m'échappe.
J'entrevois cependant une lueur d'espoir ;
Et l'appui que j'attends aura quelque pouvoir.

MARGISTE, (*avec empressement.*)

Quel est-il?

PEPIN.

Il suffit.

MARGISTE, (*fixant Pepin avec attention.*)

Quoi ! votre défiance ? . . . .

PEPIN.

L'incertitude encor me condamne au silence.

MARGISTE.

Au nom d'Adelaïde, au moins, daignez, Seigneur,
M'expliquer un secret dont s'allarme son cœur.
Vous aurez su quelle est cette jeune Eumélie,
Inconnue à la Cour, par le sort poursuivie;
Que Ricomer protege & dérobe à nos yeux?

PEPIN.

Dès ce jour même il doit l'introduire en ces lieux,
Madame; & quel que soit son destin que j'ignore,
Je crois à des vertus que Ricomer honore.
Connoissez ce Mortel, ce François généreux.
Son sang dans les combats a coulé sous mes yeux;
Il a gardé les mœurs de ces Germains si braves,
Opprimés quelquefois, vaincus, jamais esclaves.
Il guida ma jeunesse, &, dans son entretien,
J'appris que la Grandeur ne dispense de rien;
Qu'assujettis sans cesse à des soins nécessaires,
De leurs propres Sujets les Rois sont tributaires;
Et, qu'assis sous le dais, armés de tous leurs droits,
Ils ont au-dessus d'eux le devoir & les loix.
Après avoir vieilli dans la Cour de mon pere,
Je le vis s'imposer un exil volontaire,
Adoré par le Peuple, estimé par les Grands,
Et, pour dire encore plus, haï des Courtisans.
Aujourd'hui se mêlant aux Chefs de ma Noblesse,
Pour me prêter serment le premier il s'empresse;
De cette femme enfin il est le Protecteur,
Et tout ce qu'il estime a des droits sur mon cœur.

SCENE

SCENE III.

MARGISTE, PEPIN, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

LE Peuple & tous les Grands, dans un accord auguste,
Viennent renouveller le serment le plus juste,
Seigneur ; & sur leurs pas s'avancent ces Guerriers
Qui, secondant vos coups, ont part à vos lauriers.
Ils approchent....

PEPIN.

Mon cœur applaudit à leur zele.
(à Margiste.)
Qu'ils paroissent. Allez : la Reine vous rappelle.

SCENE IV.

PEPIN, RICOMER, *les Chefs de la Nation.*

(Les Comtes, les Barons, les Ducs & le Peuple se rangent autour de Pepin. Des Soldats portant des trophées, forment une enceinte, occupent le fond & remplissent les deux côtés.)

PEPIN.

C'Est la premiere fois qu'ici dans leur éclat,
J'assemble mes appuis & les Chefs de l'Etat.
A venger vos affronts cette main occupée,
Depuis près de cinq ans n'a point posé l'épée ;
Et ces jours plus sereins que ramene la paix,
Je les donne à mon Peuple, auteur de mes succès.
L'honneur de votre choix me tint lieu d'héritage ;
L'amour de votre gloire enflamma mon courage ;
Et peut-être mes soins, sur vous seuls réunis,
Eteindront vos regrets pour le sang de Clovis.

Rappellez-vous les maux où vous plongea sa race ;
De vos fiers Oppresseurs la criminelle audace ;
La mollesse des Rois, les Maires tout puissans,
La Nation livrée au caprice des Grands.
Eh ! quels étoient alors vos malheureux Monarques ?
Du pouvoir avili gardoient-ils quelques marques ?
Ressorts obéissans dans la main des Sujets,
Leur titre ne servoit que de voile aux forfaits.
Endormis dans la honte & dans la dépendance,
Ils laissoient au hazard flotter leur imprudence,
Dans leur propre Palais vivoient abandonnés,
Où, sans avoir vécu, mouroient assassinés.
Dans ce flux & reflux, dans ces alternatives
De coupables langueurs ou de haines actives,
Mon ayeul, que la France apprit à respecter,
Conçut un projet vaste, & sut l'exécuter.
La Nation par lui, par son nouveau systême,
S'éleva des débris de la Royauté même.
Tout va changer ; il meurt, & d'un Peuple inconstant
La plaie encore saignante est r'ouverte à l'instant.
Au premier Factieux on se laisse conduire ;
En lambeaux tout sanglans, on divise l'Empire :
Ce grand corps succomboit, affoibli, déchiré ;
Martel vient, le releve, & tout est réparé.
Il réveilla dans vous cet instinct militaire,
La gloire des François & leur vrai caractere.
Compagnons de mon pere, élite de Héros,
Ô vous qui combattiez sous ses nobles drapeaux,
Découvrez votre sein, montrez la cicatrice
De ces coups, à ses yeux reçus pour son service :
Son ombre n'attend point un éloge plus beau,
Et ce tribut guerrier suffit à son tombeau. . . .
Martel fut Conquérant, il fit tête à l'orage ;
Je suis plus, je suis Roi, je ferai davantage.
J'ai déjà réprimé ces hardis Novateurs,
Vrais fléaux des Etats, & crus leurs Bienfaiteurs.

Je rends aux Tribunaux leur auguste exercice.
Enchaînons la Discorde aux pieds de la Justice;
Renouvellons enfin ce concours respecté,
Où la plainte est admise, & le Peuple écouté;
Où les Loix peuvent tout, où le Souverain même
Dépose à leur Autel l'autorité suprême,
Et se mêle aux Sujets qu'un Monarque charmé
Aime à voir près de lui, quand il en est aimé.

RICOMER.

Voyez des pleurs de joie, attendrissant hommage,
De tous ces vieux Guerriers inonder le visage.
Eh! qui d'entr'eux n'éprouve un doux frémissement?
De votre élection voici le vrai moment:
Vous regnez d'aujourd'hui; votre grandeur sacrée
Sous la garde des cœurs devient plus assurée.
Souffrez que le premier je donne à vos genoux
L'exemple du respect que nous vous jurons tous.

PEPIN, (*le relevant.*)

Intrépide Soldat, ami toujours fidele,
Puissent tous mes Sujets te prendre pour modele!
(*à l'un des Officiers.*)
Osmon, vers Copronime allez porter la paix.
(*à un autre.*)
Vous, aux Lombards soumis annoncez mes projets.
(*à Ricomer.*)
Toi, reste dans ces lieux, l'amitié t'y rappelle;
Ma Garde désormais est commise à ton zele.
(*au Peuple.*) (*à Ricomer.*)
Retirez-vous..... Demeure.

SCENE V.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

AVant la fin du jour,
Fais taire le murmure & les bruits de ma Cour.
Rien de toi n'eſt ſuſpect aux regards de ton Maître;
Mais la Reine s'allarme, & demande à connoître
L'Etrangere qu'ici tu ſembles protéger;
Sur ſon rang qu'elle cache, il faut l'interroger.
Qui peut-elle être enfin?

RICOMER.

Moi-même je l'ignore
Dans la nuit du myſtere elle ſe cache encore.
Dans un ſéjour d'effroi le ſort vint me l'offrir,
Errante, l'œil en pleurs, prête, hélas! à périr.
Ma pitié la ſauva, mes ſoins l'ont recueillie:
Mais alors, toute entiere à ſa mélancolie,
De ſon cruel deſtin renfermant les horreurs,
Elle ſembloit livrée à de mornes terreurs.
S'augmentant par dégrés, un excès de foibleſſe
Vers la tombe entraînoit ſa mourante jeuneſſe:
Le trépas, diſoit-elle, étoit ſon ſeul recours;
Et d'inſtans en inſtans je tremblois pour ſes jours.
Après tant de périls, quand ſon cœur plus tranquille
Put connoître & goûter la paix de mon aſyle,
Je voulus, mais en vain, pénétrer ſes ſecrets;
Mes vœux plus importuns étoient moins ſatisfaits.
Elle apprend qu'en ces lieux mon devoir me rappelle;
Elle aſpire à me ſuivre, & ma fille avec elle.
Sans doute, ſon deſir, ſon unique deſſein
Etoit de voir la Cour, de connoître Pepin.

Je consentis à tout ; bien sûr que l'infortune
A la Cour d'un Héros n'est jamais importune.
Voilà ce que je sais....

PEPIN.

Tente un nouvel effort ;
Moi-même je desire être instruit de son sort.
Quel que soit le chagrin qui l'occupe & l'entraîne,
Il faut s'en éclaircir, & contenter la Reine.
Je te laisse ce soin ; mais, sur-tout, souviens-toi
Qu'un soupçon n'entre point dans l'ame de ton Roi.

SCENE VI.

RICOMER, (*seul.*)

A La Cour de Pepin quelle allarme inouie
Fait redouter ma vue, & les pleurs d'Eumélie !

SCENE VII.

RICOMER, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Un inconnu, chargé d'un secret important,
Demande près de vous qu'on l'admette à l'instant.
Le trouble est dans ses yeux ; & sa douleur....

RICOMER.

Qu'il vienne.
Un inconnu, dit-il ?...
(*L'Officier fait signe à Cléonime ; il entre, & l'Officier sort.*)

SCENE VIII.

RICOMER, CLÉONIME.

RICOMER.

En ces lieux qui t'amene ?

CLEONIME.

Le remords. Vous voyez un traître, un assassin,
Qui cent fois d'un poignard eut déchiré son sein,
Sans le vœu concentré, sans l'espoir qui l'anime
De percer le nuage épaissi sur le crime.

RICOMER.

Quel crime ? Explique-toi.

CLEONIME.

J'apporte un jour affreux.
Le Trône est avili, Pepin est malheureux.
Il s'est vu le jouet d'un infame artifice ;
Le monstre ici respire, & je suis son Complice.

RICOMER.

Quel est-il ?

CLEONIME.

C'est Margiste.

RICOMER.

Eh bien ! qu'a-t-elle fait ?

CLEONIME.

Sa fille regne !...

RICOMER.

O Ciel !

CLEONIME.

Et j'ai part au forfait.

RICOMER.

Que viens-tu m'annoncer ?... Non je ne puis le croire :
Le Ciel n'a point permis une trame si noire.

CLEONIME, (*avec la plus grande véhémence.*)
Les momens me ſont chers ; écoutez-moi, Seigneur ;
L'horrible vérité va ſortir de mon cœur.
Margiſte, profitant des droits de ſa famille,
Auprès d'Adélaïde avoit placé ſa fille ;
Aliſe étoit ſon nom : les ſoins, le lieu, le temps,
Le rapport des vertus, de l'âge & des penchans,
Lierent dès l'enfance Aliſe & la Princeſſe,
Que ſéparoit le rang, mais ſœurs par la tendreſſe.
Non, jamais l'amitié, prodiguant ſes douceurs,
Par des nœuds auſſi beaux n'avoit uni deux cœurs.
Des Rois les plus puiſſans la politique avide
Brigue de toutes parts la main d'Adelaïde.
Mais jeune, triomphant, & d'honneurs entouré,
Parmi tous ſes Rivaux, Pepin eſt préféré.
C'eſt alors que ſe trame au fond d'un cœur coupable
D'un échange inoui le complot exécrable.
Margiſte feint, Seigneur, que ſa fille n'eſt plus.
Adelaïde éclate en regrets ſuperflus ;
Et, déteſtant l'himen, & le Trône & la vie,
Redemande en pleurant ſa malheureuſe amie.
Margiſte, par les ſoins d'un complice trop ſûr,
L'avoit fait dépoſer dans un aſyle obſcur,
Près des lieux où la Reine à ſa Garde fidelle
Devoit voir ſuccéder une eſcorte nouvelle.
Le monſtre ! avec quel art ſon ſcrupule affecté
Déroboit la Princeſſe à notre avidité !
Dans les ombres d'un Cloître à deſſein on l'arrête.
Le jour fatal ſe leve, & la victime eſt prête.
Elle part. J'étois jeune, ambitieux, ardent,
Margiſte avoit ſur moi ſenti ſon aſcendant.
A peine elle apperçoit la retraite ignorée
Où ſa fille ſoupire & languit éplorée :
„ L'éclat de tes deſtins va dépendre de moi, „
Me dit-elle, „ Oſe tout ; je pourrai tout pour toi.
„ Un cortege importun à l'inſtant ſe retire.

„ Toi seul tu me suivras, toi seul peux me suffire :
„ Un grand projet m'occupe, il faut l'exécuter.
„ Ton âge doit t'apprendre à ne rien redouter.
„ Ma fille est dans ces lieux, ma fille m'est soumise,
„ Il faut perdre la Reine & couronner Alise.
„ Au milieu de la nuit, utile à mes desseins,
„ Je livre Adelaïde à tes fidelles mains.
„ Tu traîneras ses pas vers ces vieux Mausolées
„ Où les clartés des Cieux en tout temps sont voilées,
„ Lieu terrible & sanglant qui, secondant mes vœux,
„ Semble cacher la mort dans son sein ténébreux,
„ Et qui, voué sans doute à des Dieux homicides,
„ A cent fois enhardi le fer des Parricides.
„ Puis, tirant un poignard : tiens, poursuit-elle, prends.
„ Lui seul te diras tout. „

RICOMER, (*avec effroi.*)

Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?

CLEONIME.

Plus foible qu'inhumain je tombai dans l'abyme :
Mais je n'osai, Seigneur, que la moitié du crime.
Le bras déja levé, j'abhorre mes fureurs,
Et jette le poignard arrosé de mes pleurs.
Incertain, égaré, frémissant d'épouvante,
Je quitte malgré moi la victime expirante.
Le croirez-vous ? A peine ai je fait quelques pas,
Je sens que dans mon sein je porte le trépas.
Je reconnois Margiste à mes douleurs soudaines,
A mon sang qui bientôt s'enflamma dans mes veines.
Que n'expirois-je alors ! De barbares secours
Combattent le poison & conservent mes jours.
L'innocence périt, & l'on sauve un coupable !
Je venois révéler ce mystere effroyable. . . .
La discorde régnoit ; les Saxons, les Lombards,
De la France contre eux tournoient les étendarts.
Un gros de vos Soldats m'attaque, m'environne ;
Et d'épier leur marche à l'envi me soupçonne ;

Mon

Mon trouble encor m'accuse, & je suis, sans pitié,
Plongé dans un cachot, où je fus oublié.
Dévoré d'une rage, hélas! trop inutile,
Pendant près de cinq ans j'habitai cet asyle.
J'en sors après ce terme; on me traîne en ces lieux:
On prononce le nom d'un Mortel vertueux;
C'est à lui que je cours. Délateur & victime,
J'apporte le flambeau qui dévoile mon crime.
Qu'on invente pour moi des supplices nouveaux;
En perdant mes remords, j'échappe à mes bourreaux.

RICOMER, (*à part.*)

Quel rapport effrayant dans le sort d'Eumélie!
Margiste.... il se pourroit.... & sa rage impunie....
(*haut.*)
Quoi! sur ces bords aucun de tes Concitoyens
N'a trahi le secret de ces affreux liens?

CLEONIME.

Au fond du même asyle, avec soin retirées,
Alise & la Princesse étoient presque ignorées.
La France les reçut; & la guerre depuis
A séparé long-temps la France & mon pays.

RICOMER.

Ton repentir t'honore; on te rendra justice:
Mais je réponds de toi. Gardes, qu'on le saisisse;
Que l'on veille sur lui.

CLEONIME.

Terminez mon destin.

RICOMER.

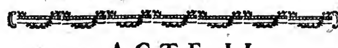
Qu'il soit prêt à paroître aux ordres de Pepin.

SCENE IX.

RICOMER, (*seul.*)

Nous, cherchons Eumélie; il faut qu'elle m'éclaire.
Je desire, & je crains cette affreuse lumiere.
Ah! près d'elle en ce jour, après un tel secret,
Peut-être ai-je à remplir les devoirs d'un Sujet!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, (*sous le nom d'Eumélie*)
RICOMER.

EUMELIE, *dans le plus grand trouble, à part.*)

Où suis-je? Et qu'ai-je vu?

RICOMER.

D'où peut naître, Madame,
Ce trouble inconcevable, élevé dans votre ame?
A peine je vous vois introduite en ces lieux,
Sous un voile importun vous fuyez tous les yeux.
(*l'observant avec attention.*)
On ne m'a point trompé: ce désordre m'éclaire:
Vous-même trahissez ce que vous voulez taire.
J'en crois l'affreux récit qu'en ces lieux on m'a fait;
Et mes pressentimens ont enfin leur effet.

EUMÉLIE.

Comment ?

RICOMER.

Vous n'êtes point ce que vous semblez être.

EUMÉLIE.

Que dites-vous ?

RICOMER.

Je sais quel sang vous a fait naître.
Je connois vos destins ainsi que vos vertus.
Je sais quels nœuds sacrés un forfait a rompus.
Oui ; mon œil vous pénetre, & mon ame éclaircie
Voit en vous une Reine, & non pas Eumélie.

EUMÉLIE, (*avec le plus grand trouble.*)

Qu'entends-je !... Je frémis... Non, ne le croyez pas:
Le nom de votre fille a pour moi trop d'appas.
Je le suis ; je veux l'être. . . . Eh ! sur quel faux indice ?
Dieu !

RICOMER.

C'est trop prolonger un si noble artifice ;
Il faut me découvrir.

EUMÉLIE.

Eh ! quoi ?

RICOMER.

La vérité.

EUMÉLIE.

Que me demandez-vous ?

RICOMER.

Ce que j'ai mérité.
Vous balancez en vain. Eh ! qui vous intimide ?
Dites à Ricomer : Je suis Adelaïde.

EUMÉLIE, (*éplorée, troublée, & après un long silence.*)

Moi !...

RICOMER.

Vous l'êtes, cruelle ; & moi votre vengeur.

EUMÉLIE, (*tombant dans ses bras.*)

RICOMER.

Vous, ma Reine, vous fuir!

EUME'LIE.

Je le dois.

RICOMER.

Vous plaignez celle qu'il faut punir!

EUME'LIE.

Quoi!...

RICOMER.

Je combattrai seul le sort qui vous opprime.
Malgré le froid des ans, tout mon cœur se ranime.
Oui; mes derniers regards vous reverront monter
Au Trône que le crime a voulu vous ôter.
Vous êtes un dépôt que le Ciel me confie.
J'en dois compte à Pépin, sur-tout à la Patrie.
Margiste!...: Pardonnez à mes justes fureurs;
Dans mes yeux, à ce nom, je sens tarir les pleurs.
Ce monstre a tout conduit.

EUME'LIE.

Alise est innocente.
Sous un joug odieux sans cesse gémissante,
Elle a cédé sans doute au plus mortel effroi,
A frémir de sa mere, & n'a pleuré que moi.

RICOMER.

Elle pleure & se tait: son silence est un crime.

EUME'LIE.

Le rompre en seroit un.

RICOMER.

O pitié magnanime!

EUME'LIE.

Voulez-vous qu'aujourd'hui sa main, sa propre main
S'arme contre sa mere, & lui perce le sein?
Ah! la Nature parle & doit être écoutée.
Par vous-même en secret Alise est respectée.
Et moi, je porterois, dans mes coupables vœux,
De tardives clartés sur ce mystere affreux!
Je mettrois sur mon front, ô comble d'infamie!

Un Diadême teint du sang de mon amie !
Je dédaigne mes droits, mes titres, mes honneurs;
S'il faut les racheter par de telles horreurs.
Otez-moi de ces lieux.

RICOMER.

Votre gloire & la mienne,
Tout veut, dans ces momens, que je vous y retienne.

EUME'LIE.

Ne l'espérez jamais. Quel surcroit à mes maux !
Qui, moi ! remplir ces lieux de désastres nouveaux !
Ah ! ne m'imposez plus cet effort impossible.
Ce cœur est ourageux autant qu'il est sensible;
Vous ne le vaincrez pas. J'aime mieux m'immoler,
Et prévenir les pleurs que je verrois couler.
Oui, malgré vous, Seigneur, dans mes vœux affermie,
Je jure de remplir tous les soins d'une amie;
Tous ces titres sacrés, tous ces devoirs si saints,
Appui de l'infortune & trésor des humains.
D'un rang trop envié je fuirai les allarmes,
Et mes jours moins brillans en auront plus de charmes.
Je dois à vos conseils, je dois à mes malheurs
La force qui m'éleve au-dessus des grandeurs;
Et ce plaisir si doux qui suit la bienfaisance,
Vaut peut-être l'honneur de régner sur la France.
Ah ! cessez de troubler mes esprits abattus,
Et laissez-moi, mon pere, imiter vos vertus.

RICOMER.

Comment ! qu'exigez-vous ?

EUME'LIE.

Un bienfait.

RICOMER.

Un outrage.
Margiste impunément voit triompher sa rage;
Vous êtes méconnue; Alise regne; & moi,
Quand je dois vous servir, je trahirois ma foi !
Non.

EUMELIE.

Quelque temps au moins ſuſpendez votre zele.
Je l'eſpere & l'attends d'un ami ſi fidele.
Me le promettez-vous? Je le veux.

RICOMER.

J'obéis;
Mais, ce jour expiré, je n'ai plus rien promis.

EUMELIE.

J'entends du bruit. On vient. Ciel! Aliſe s'avance!
Qui me l'eut dit qu'un jour je craindrois ſa préſence!

SCENE II.

ALISE, (*ſous le nom d'Adelaïde, arrive ſoutenue par ſes femmes.*)

ALISE, (*à ſes femmes.*)

Laiſſez-moi.

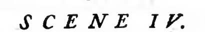
(*Elles ſortent.*)

SCENE III.

ALISE, (*ſeule.*)

J'Ai beſoin du calme de ces lieux.
Et le Trône & le jour importunent mes yeux.
Je regne, on me chérit; je ſuis épouſe & mere,
Et ces titres ſi doux comblent tous ma miſere....
Aucun ne me conſole. O ſort dont je frémis!
L'eſpoir même, l'eſpoir ne m'eſt donc plus permis!
Un mot m'enleve tout; un mot me deshonore!
Je rougis de moi-même, & je reſpire encore!
Pardonne, cher époux: mon cœur triſte & contraint
Se révolte, s'accuſe, & t'adore & te craint.

J'aſſemble dans ce cœur que l'infortune opprime,
Et l'amour des vertus, & les terreurs du crime.
Augmentez, s'il ſe peut, mes ſecrettes douleurs,
O de mes premiers ans ſouvenirs enchanteurs!
Combien j'étois heureuſe! ombre auguſte & ſacrée,
Ombre toujours préſente à mon ame égarée!
Que nos jours étoient purs! Que de charmes pour moi
Dans ces rapports touchans qui m'uniſſoient à toi!
Quels épanchemens vrais, & quel égal empire
De deux cœurs vertueux qui pouvoient tout ſe dire!
Tu n'es plus! tu n'es plus! & j'occupe ton rang!
Le Trône où je m'aſſieds eſt le prix de ton ſang!
Il a coulé pour moi! Dieu! que viens-je d'entendre!
Quels funebres accens! Quel cri lugubre & tendre!
Adélaïde, hélas! ſenſible à mon effroi,
Viens-tu du ſein des morts gémir autour de moi?
Ah! ſi quelque regret nous reſte après la vie,
Tu ſens avec douleur combien je ſuis punie.



SCENE IV.

ALISE, MARGISTE.

ALISE.

AH! Madame, c'eſt vous!...

MARGISTE.

Quel trouble!

ALISE.

Je me meurs.
Plus mon époux m'eſt cher, plus je ſens mes malheurs.
Ils ſeront éternels.

MARGISTE.

Que du moins ma préſence
Vous rende le repos!

ALISE.

Rendez-moi l'innocence.

MARGISTE.

MARGISTE.

Que te reproches-tu ? quel eſt donc ton projet ?
A l'épreuve du temps il n'eſt point de regret.
Quand je te confiai mes trames ténébreuſes,
Rappelle-toi tes cris, tes plaintes douloureuſes;
Tes larmes, tes fureurs, & ce barbare effort
Tenté devant mes yeux pour te donner la mort.
Voilà comme à mes loix tu t'es aſſujettie.
Reſpecter la Nature, avoir ſoin de ma vie,
Et cacher dans mon ſein ton front humilié,
Voilà ton ſeul forfait. . . . . tes pleurs l'ont expié.

ALISE.

Il ne peut l'être ; non : l'exiſtence m'accable.
Je ſuis vile à mes yeux, malheureuſe & coupable ;
Madame ; je le ſuis & pour vous & par vous,
Et vous me conſolez ! . . .

MARGISTE, (*obſervant de tous côtés.*)

Renfermez ce courroux.

ALISE.

Je recule d'effroi ; je pâlis, quand ma vue
Se fixe ſur l'abyme où je ſuis deſcendue.
Moi, moi, qui baiſſe un front de deuil enveloppé,
Je brille magré moi dans un rang uſurpé.
Des regard importuns m'aſſiégent à toute heure.
Ce n'eſt, vous le ſavez, qu'en tremblant que je pleure.
Je n'oſe m'enfoncer au ſein de mes ennuis.
Il me faut un déſert ; c'eſt un Trône où je ſuis !
De mes enfans un jour quels ſeront les refuges ?
Les Rois ont des Flatteurs, ils n'auront que des Juges.
Voilà ce que m'annonce un Trône que je hais :
Voilà quels ſont les fruits de vos affreux bienfaits.

MARGISTE.

Accuſe donc les Cieux qui m'ont ſeule engagée
Dans ces pieges couverts où ma main t'a plongée :
Des augures ſecrets formés depuis long-temps
Revinrent m'agiter ſous des traits plus frappans. . . .

J'interrogeai mon cœur, & je crus au présage;
A l'amour maternel j'ai dû tout mon courage:
Les supplices, la mort, j'osai tout affronter;
Et ce cœur, qui peut tout, n'a rien à redouter.

ALISE.

J'abjure cette audace, & cet orgueil rebelle.

MARGISTE.

O fureur! Que veux-tu? Que prétends-tu, cruelle?

ALISE.

Le sais-je? Répondez. Que vais-je devenir?
Quel calme dans ces lieux puis-je enfin obtenir?
Victime d'une ardeur à regret renfermée,
Envain j'aime un Héros, envain j'en suis aimée:
Je ne puis échapper à ce trouble vengeur
Qu'un reproche éternel entretient dans mon cœur.
Près de moi tout est morne & nourrit mes allarmes.
Levé-je vers le Ciel mes yeux chargés de larmes,
J'y trouve un Juge armé prêt à m'anéantir.
La terre n'est qu'un gouffre ouvert pour m'engloutir.
Ces murs semblent m'offrir l'opprobre que j'évite.
Jusques sous ces lambris je vois ma perte écrite.
Misérable! mes jours, mes heures, mes momens
appartiennent au crime, aux remords, aux tourmens.
Infructueux pour moi, le repentir lui-même
Ne peut me rendre encore à la vertu que j'aime.
C'en est fait: je renonce à ces lieux abhorrés,
A tout.... Conduisez-moi vers des bords ignorés,
Où fuyant les grandeurs, me croyant seule au monde,
Je puisse me remplir de ma douleur profonde,
Demander, obtenir le trépas qui m'est dû,
Et mourir, en pleurant le cœur que j'ai perdu.

MARGISTE.

Non, tu ne mourras point; je te suis encor chere.
Non, tu ne voudras point t'arracher à ta mere.
Reprends, reprends enfin quelque tranquillité.
Crains-tu pour mon secret? Il est en sûreté.

Mere d'Adelaïde, oui, la seule Argénice,
Dans l'Univers entier peut trahir l'artifice,
Ma fille, d'un complot pour toi seule entrepris
Laisse-moi les tourmens, pour en cueillir les fruits.
Margiste, à tes genoux, t'implore pour toi-même.
Quoi! me hais-tu?

ALISE.

Je vis : jugez si je vous aime!
On entre....

MARGISTE.

C'est Pepin. Cache-lui ton effroi.

ALISE.

L'abyme à chaque instant s'approfondit pour moi.

SCENE V.

PEPIN, ALISE, MARGISTE. Gardes.

PEPIN.

SÉchez enfin vos pleurs, & reprenez, Madame,
Un calme si long-temps ignoré de votre ame.
Vous allez respirer; mes vœux ont réussi.
Vous pourrez vous fier au cœur que j'ai choisi,
Y verser librement le chagrin qui nous presse,
Sans que vos entretiens affligent ma tendresse.
Votre mere en ces lieux finira votre ennui.
Vous allez, par mes soins, l'embrasser aujourd'hui.

ALISE.

Argénice!...

MARGISTE.

Est-il vrai?

PEPIN.

Quelle horreur imprévue!
Ciel! la Reine interdite, & Margiste éperdue!

ALISE.

Daignez permettre....

PEPIN.

Eh bien !

ALISE.

(*à Margiste.*)

Seigneur... Entraînez-moi.

SCENE VI.

PEPIN, (*seul.*)

QU'éprouvé-je à mon tour ! & qu'est-ce que je voi ?
A ce funeste accueil aurois je dû m'attendre ?
Quand j'annonce une mere, on frémit de m'entendre !
Par un secret effroi je me sens consterner ;
Et ce cœur, qui craint tout, ne peut rien soupçonner.
(*à l'un de ses Gardes.*)
Qu'on cherche Ricomer.... Non.... Que puis-je lui dire ?
Qu'ai-je à lui révéler ? De quoi peut-il m'instruire ?
Les cœurs les moins suspects trahiroient-ils mes vœux ?
Suffit-il de régner pour cesser d'être heureux ?
Dans ma Cour aujourd'hui tout me semble perfide ;
Je redoute Margiste & même Adelaïde.
Sans pouvoir l'accuser, un sentiment confus
Me l'a fait craindre, hélas ! quand je l'aime encor plus...
Moi ! craindre mon épouse ! une épouse chérie,
Qui, même en la troublant, calmoit encor ma vie !
Soupçons d'un cœur trompé, fuïez-en pour jamais !
Non....

SCENE VII.

UN OFFICIER, PEPIN.

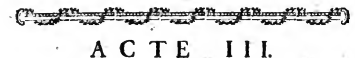
L'OFFICIER.

ARgénice arrive ; elle est dans le Palais.

PEPIN.

Je cours la recevoir.... Ah! je jouis d'avance
Du changement que doit apporter sa présence.
Par des soins maternels elle saura calmer
Un cœur sensible & pur que le sien doit aimer.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARGENICE, (*précédée d'une Garde, & accompagnée de ses femmes.*)

JE volois dans ses bras, l'ingrate s'en retire,
Echappe à mon amour, me repousse & soupire!
Quelle ombre l'environne & m'a caché ses traits!
Elle se déroboit à mes yeux inquiets.
Son œil épouvanté craint & fuit la lumiere....
Malheureuse! elle fuit jusqu'aux yeux de sa mere.
Il est vrai, quelques pleurs dans mon sein ont coulé.
Quels pleurs! en l'approchant, moi-même j'ai tremblé.
Margiste, par mon ordre, en ces lieux va se rendre.
Je veux l'interroger. Hélas! que vais-je apprendre?
D'où vient que chez ma fille elle n'a point paru?
Tout me devient suspect.... Ici.... L'aurois-je cru?
Dans le trouble mortel dont mon ame est saisie,
Je hais l'incertitude & crains d'être éclaircie.

SCENE II.

MARGISTE, (*dans le fond du Théâtre.*) ARGENICE.

ARGENICE.

Margiste, approchez-vous. Dès ses plus jeunes ans,
Ma fille s'élevoit sous vos yeux vigilans :
Dans l'asyle où je tins son enfance enfermée,
Au gré de mes desirs vos soins l'avoient formée.
J'en fus contente alors. J'ai dû, plus d'une fois,
Témoin de votre zele, applaudir à mon choix.
Mais depuis que l'himen l'éloigna de sa mere,
Elle meurt d'un chagrin qu'elle s'obstine à taire.
Sa confiance en vous, ce pouvoir si connu,
Que sur ses moindres vœux vous aviez obtenu,
Vous ont acquis le droit de lire dans son ame ;
Et c'est ce même droit qu'aujourd'hui je réclame.
D'où naissent les langueurs qui semblent l'accabler ?
A ce cœur qui craint tout, il faut tout révéler.

MARGISTE.

Ce que je sais, Madame, est connu de vous-même.
Loin d'un pere & de vous sa douleur fut extrême.
A son accablement se mêla le chagrin
De voir naître la guerre entre vous & Pepin.
Le reste m'est caché.

ARGENICE.

Cette guerre est finie,
Et sa tristesse enfin doit être évanouie.
Il est d'autres motifs que vous n'expliquez pas,
J'en juge par ce trouble & par cet embarras.
Je veux....

MARGISTE.

Je balançois, mais puisqu'on me l'ordonne,
Je vais donc avouer ce que mon cœur soupçonne.

Une jeune Etrangere a paru dans ces lieux,
Et de Pepin, dit-on, elle a déja les vœux.
Ricomer la présente ; & sa vue importune
De la Reine, sans doute, a comblé l'infortune.
On parle d'un divorce....

ARGENICE,

Ai-je bien entendu ?
Notre orgueil à ce point se verroit confondu ?
A ma fille, à moi-même, on feroit cette injure ?

MARGISTE.

La Reine le redoute, & la Cour en murmure.
Ricomer conduit tout.

ARGENICE.

Et quel est ce mortel ?

MARGISTE.

Elevé dans les camps, il servit sous Martel.
D'une vertu rigide affectant l'apparence,
Il gouverne Pepin dont il guida l'enfance,
Pour garder sa faveur rejette ses présens,
Et vient ici vieillir dans l'art des Courtisans.

ARGENICE.

Si ma fille le craint, qu'il s'éloigne, qu'il parte ;
Que son ordre aujourd'hui le punisse ou l'écarte.

MARGISTE.

Je l'ai fait avertir ; je l'attends en ces lieux.

ARGENICE.

Pénétrez dans la nuit d'un complot odieux.
Moi, je cours vers Pepin ; il faudra qu'il m'éclaire.
Je saurai de son ame arracher ce mystere ;
Et s'il persiste encore à vouloir m'outrager,
J'ai mon rang à la fois & ma fille à venger.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

MARGISTE, (*seule.*

MEs pas sont entraînés d'abymes en abymes.
Faut-il me voir ravir tout le fruit de mes crimes ?
Ma fille.... Ah ! ce nom seul raffermira mon cœur.
On vient. O Ciel ! Feignons, & cachons ma terreur.

SCENE IV.

MARGISTE, RICOMER.

RICOMER.

VOus voulez me parler par l'ordre de la Reine.

MARGISTE.

Répondez. Sans détour il est temps qu'on m'apprenne
Quelle est cette inconnue amenée en ces lieux,
Son état, ses malheurs, ses desseins & ses vœux.
Pepin même en conçoit de trop justes allarmes.
Le voile qui la couvre & qui cache ses larmes
A nos yeux plus long-temps ne peut la dérober.

RICOMER.

Avant la fin du jour le voile va tomber.

MARGISTE.

A l'instant : il le faut. Cette obscure réponse.
Ne sauroit satisfaire à l'ordre que j'annonce.
De ce sombre dehors qui ne peut me tromper,
Votre embarras envain cherche à s'envelopper.
Cette femme, en un mot, quelle est-elle ?

RICOMER.

Elle est Reine ;
D'une longue infortune elle respire à peine ;
Ses titres, malgré toi, ne sont que trop certains ;

Tu

Tu connois ses malheurs, tu sauras ses desseins.

MARGISTE.

(*à part.*)
Chaque mot qu'il me dit me confond & me glace.
(*haut.*)
De quel droit, en ces lieux, montres-tu tant d'audace?

RICOMER.

De quel droit, en ces lieux, viens-tu m'interroger,
Toi, que dans le néant un coup d'œil peut plonger?
De quel front soutiens-tu le regard redoutable
D'un mortel vertueux, effroi d'un cœur coupable?
Baisse les yeux, rougis; c'est ton premier tourment.
Vas, le crime jamais n'échappe au châtiment.
La céleste vengeance est tardive, mais sûre;
Frémis, elle t'attend, & venge la Nature.

MARGISTE.

Tremble & frémis toi-même! Oui, je veux que ton sang
Lave aujourd'hui l'affront que l'on fait à mon rang.
Lâche & perfide auteur d'une trame couverte,
Je te laisse, & je cours....

RICOMER.

Fuis, & cours à ta perte.

SCENE V.

MARGISTE, PEPIN,
RICOMER, Gardes.

PEPIN.

Qu'on l'arrête à l'instant ... Margiste....

MARGISTE.

À ce courroux,
Pepin, de Ricomer je reconnois les coups.
Il insulte dans moi, surprenant ta justice,
Le choix d'Adelaïde & le choix d'Argénice.

Il ne m'ôtera point leur respectable appui.
Voudrez-vous n'écouter & ne croire que lui ?
Je démens des discours qui noircissent mon zele.

PEPIN.

L'Etranger est ici ; qu'il vienne ; qu'on l'appelle.

MARGISTE.

Ne puis-je me défendre ?

PEPIN.

Epargne-toi ce soin.

SCENE VI.

MARGISTE, PEPIN, CLÉONIME, RICOMER.

PEPIN, (*à Margiste.*)

Tiens, démens donc aussi l'aspect de ce témoin.

MARGISTE.

Que vois-je ?

PEPIN.

Tu pâlis ; te voilà confondue.

MARGISTE, (*à part.*)

Cléonime est vivant !... Ah ! ma fille est perdue !
Ciel !

CLÉONIME.

Le reconnois-tu ce coupable mortel,
Ce jeune ambitieux que tu fis criminel ?
La vérité par moi sort enfin de l'abîme ;
Le Ciel pour te punir a sauvé ta victime.
Tremble ; je vis encor, & c'est pour m'immoler
Sur le même échafaud où ton sang va couler.
Délivrez-vous, Seigneur, de notre aspect horrible ;
Votre courroux est juste, il doit être inflexible.
Par le crime souillés, mes jours me sont affreux.

PEPIN.

Qui ſait ſe repentir eſt encor vertueux.
(*à ſa Garde.*)
Qu'on l'épargne.... Sortez.

SCENE VII.

MARGISTE, PEPIN, RICOMER.

MARGISTE.

FRappe....Eh bien! qui t'arrête?
Appelle tes bourreaux, Pepin, me voilà prête.
Sur ta mourante épouſe égorge tes enfans;
Qu'on m'uniſſe ſanglante à leurs corps expirans;
Et, ſi tu peux alors, chéris, malheureux pere,
Un jour qui te conſterne au moment qu'il t'éclaire.
Je ne dis plus qu'un mot: moi ſeule j'ai tout fait.
Depuis cinq ans ma fille a pleuré mon forfait.
Songe avant d'ordonner ſa mort & mon ſupplice,
Qu'Aliſe eſt ma victime & non pas ma complice.
(*La nuit commence.*)

SCENE VIII.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

A Peine j'aurois cru ton horrible récit:
Quelle ombre m'entouroit, & quel jour m'éclaircit!

RICOMER.

Ecartez loin de vous cette image importune,
Pepin oppoſera la force à l'infortune.

PEPIN.

Tes conseils, je le sens, sont ici superflus.
Vas, lorsque l'ame est forte, elle souffre encor plus.
Comment à tant de coups veux-tu que je résiste ?

RICOMER.

De quel œil voyez-vous la fille de Margiste ?

PEPIN, (*cherchant envain à retenir ses larmes.*)

Regarde : prend pitié du désordre où je suis.
Tu vois mon désespoir & mes profonds ennuis.
Alise .... Je sais trop ce qu'exige ton zele ;
Mais je sens que l'amour parle toujours pour elle.

RICOMER, (*à part.*)

D'Adelaïde encor cachons-lui le destin.

PEPIN.

O mon cher Ricomer ! conçois-tu son chagrin ?
Sa douleur, autrefois le tourment de ma vie,
Est, dans ce jour fatal, ce qui la justifie.
Mon cœur à ses soupirs ne sera point fermé ;
Je ne punirai pas ce que j'ai tant aimé.

RICOMER.

Je ne viens point ici conseiller la vengeance :
Ecoutez, écoutez la voix de la clémence.
Périssent à jamais les Sujets inhumains
Qui veulent l'étouffer au cœur des Souverains !
Loin de vouloir punir en Tyran inflexible,
Agissez en Roi juste autant qu'il est sensible ;
Vous aimez votre épouse, il faut lui pardonner ;
Mais, fille de Margiste, elle ne peut régner.

PEPIN, (*avec une mélancolie profonde.*)

Ainsi, dans les chagrins dont l'horreur m'environne,
Seul & privé de tout, je n'aurai plus qu'un Trône.
Je vois un vuide affreux se former sous mes pas,
Et le titre de Roi ne le remplira pas.
Tu m'as connu sensible, & mon ame incertaine
N'a pas un sentiment qui n'ajoute à sa peine.
Dans quel sein, désormais, vais-je me reposer ?

Je chéris tous mes nœuds ; il faut tous les briser.

RICOMER.

Pepin, il faut régner ; il faut plaire à la France.
Le Maître qu'elle adore est dans sa dépendance.
Je gémis sur vos maux ; mais représentez-vous
Celle de qui les Cieux vous ont nommé l'époux ;
Transportez-vous, Seigneur, dans ce lieu formidable,
Où seule, abandonnée ainsi qu'une coupable,
Adelaïde, en proie aux fureurs du destin,
Palpita loin de vous sous un fer assassin :
Voyez son sang....

PEPIN.

Arrête : oui, cette barbarie
Sera toujours présente à mon ame attendrie....
Mais Alise est à moi. De mes premiers sermens,
J'ai les Autels, la Terre & les Cieux pour garans.
Mon cœur lui fut soumis, ma foi lui fut donnée ;
Par des gages sacrés mon ame est enchaînée ;
Elle a sur mon amour, sur moi, sur mes destins
Le plus juste ascendant, & les droits les plus saints ;
Tout, jusqu'à ses remords, a nourri ma tendresse ;
Sa beauté m'enivroit, son malheur m'intéresse.
Pour lui ravir mon cœur, il faut le déchirer,
Et je mourrai plutôt que de m'en séparer.
Sa faute, je le sais, doit la bannir du Trône ;
Mais j'aime la Coupable, & son Roi lui pardonne.
Vois, vois mes pleurs couler, je ne les cache pas ;
Tout la fuit, tout l'accable, & je lui tends les bras.

SCENE IX.

UN OFFICIER, PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

Qui porte ici ses pas, & que vient-on me dire ?

L'OFFICIER.

Margiste....

PEPIN.

Eh bien! Margiste.... Hâtez-vous de m'instruire;
Parlez.

L'OFFICIER.

Vers sa prison vos Gardes la traînoient;
D'aucun dessein farouche ils ne la soupçonnoient.
Le front audacieux, le regard immobile,
Elle marchoit: son cœur sembloit ferme & tranquile.
Mais à peine elle voit le réduit ténébreux
Où l'alloient retenir vos ordres rigoureux;
Dans ses regards troublés la fureur étincelle;
De fers on veut envain charger sa main rebelle,
Elle arrache le glaive à l'un de vos Soldats,
Et, s'en ouvrant le flanc, vient tomber dans nos bras.
Soudain près d'Argénice elle s'est fait conduire.

PEPIN.

Comment? à quel dessein? quelle rage l'inspire?
(*à Ricomer.*)
Elle osera peut-être, avant que d'expirer,
Lui découvrir son crime, & lui tout déclarer.
Il suffit..... Laissez-moi.

SCENE X.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

Déjà la nuit s'avance:
Hélas! que de soupirs vont troubler son silence!
Dans ces tristes momens, viens, Ricomer, suis-moi.
Ton sort est de défendre ou consoler ton Roi.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

(Le Théatre est dans la nuit.)

SCENE PREMIERE.

PEPIN.

Redouble encor ton ombre & cache ma foiblesse,
O nuit ; ton voile épais convient à ma tristesse.
Quelle suite de maux contre moi déchaînés !
Vous, qu'on veut me ravir, enfans infortunés,
Que déjà mon amour voyoit en espérance,
Hériter de mon nom, soutenir ma puissance,
Prévoyant les malheurs que vous ne sentez pas,
Je n'ai pu, sans frémir, vous serrer dans mes bras.
Mon ame accoutumée aux tendresses de pere,
Dans cet embrassement s'épanchoit toute entiere.
Effrayés par mes pleurs devant vous répandus,
Il semble qu'aujourd'hui vous m'aimiez encor plus.
Quoi ! vous que j'élevois pour monter à ma place,
Vous cacheriez vos fronts flétris par la disgrace !
Le sort.... Non : je suis pere, avant que d'être Roi.
Mes larmes ont coulé, c'est vous seul que je voi.
Le sentiment me parle, il sera votre Juge.
Dans le fond de mon cœur vous avez un refuge ;
Les traits de votre mere y sont toujours gravés,
Et ses droits, ô mes fils, lui seront conservés.
Mêlez vos cris plaintifs ; que l'amour les oppose
Aux rigueurs qu'on me dicte & que la loi m'impose.
Venez.... Que prétends-tu ? quoi ! les fruits d'une erreur,
L'opprobre de ton Trône adoptés par ton cœur !
Le murmure du sang ébranle ta justice,

Quand la raiſon d'Etat preſcrit leur ſacrifice !
Eſt-ce ainſi que tes ſens doivent être affermis ?
Sont-ce là les efforts que ta bouche a promis ?
Eh bien ! endurciſſez cette ame paternelle,
Art odieux des Rois, politique cruelle,
Enlevez-moi mes fils. . . . éloignez-les ſur tout :
S'ils paroiſſent, leur pere à rien ne ſe réſout ;
Et, ſourd aux vains conſeils que ſa tendreſſe abjure,
S'applaudit d'être foible, en ſuivant la Nature.

SCENE II.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

Ricomer m'abandonne en cette extrêmité !
J'ai beſoin d'un ſoutien, pourquoi m'as-tu quitté ?
Viens, viens m'aider à vaincre; un inſtant peut m'abatre.

RICOMER.

Jamais. Eh! qu'eſt-ce donc qui vous reſte à combattre?

PEPIN.

Tout.

RICOMER.

Qu'entends-je?... Mais non, le grand cœur de mon Roi
N'a qu'à ſe conſulter pour triompher de ſoi.
Nourri dans l'héroïſme, il en a la nobleſſe,
Et ne ſe permet pas une indigne foibleſſe ;
Votre gloire elle-même eſt un lien puiſſant ;
Et l'éclat du paſſé me répond du préſent.

PEPIN.

Ote-moi donc ce cœur qu'une épouſe réclame,
Qui chérit ſes Sujets, mais que l'Amour enflamme,
Qui, par de ſi beaux feux ſe laiſſant conſumer,
S'attache fortement à ce qu'il doit aimer ?
Ote-moi donc ce cœur qui s'indigne & me crie :
„ Que t'ont fait tes enfans ? & quelle eſt ta furie ? „

RICOMER.

RICOMER.

Ils sont les fruits d'un nœud réprouvé par la loi ;
Sa rigueur les proscrit.

PEPIN.

En sont-ils moins à moi ?

RICOMER.

La France les rejette, & sa voix doit suffire ;
Elle vous dit par moi : sont-ils faits pour l'Empire ?
Non. L'opprobre du Trône, après un tel éclat,
Ne doit point se répandre, & tomber sur l'Etat.
Le désordre des temps, l'imprudence des Maires,
Votre art à profiter de ce qu'ont fait vos peres,
Ont transporté le sceptre en votre heureuse main ;
Vous régnez, en un mot : mais songez-y, Pepin ;
Il est un vœu secret, & pourtant unanime,
Que ne peut ignorer votre cœur magnanime ;
C'est que vous garderez à ce haut rang monté,
La force & les vertus qui vous l'ont mérité.
Destructeur des Clovis, de leur antique race,
Vous devez en former une qui les efface.
Trompés dans cet espoir, que diroient vos Sujets,
S'ils vous voyoient, armés de leurs propres bienfaits,
Souffrir, perpétuer, transmettre d'âge en âge
La tache d'un sang vil, dont l'aspect les outrage,
Indigne pour jamais de prétendre à leur choix,
De se mêler au vôtre, & d'enfanter nos Rois ?

PEPIN.

Où suis-je ? Infortuné !... je ne veux plus t'entendre ;
Non.... ils me sont trop chers pour ne pas les défendre.

RICOMER.

Aimez-les : mais, Seigneur, brisant de tristes nœuds,
Ecartez-les d'un rang qui n'est pas fait pour eux.
Oui, ce pénible effort dont votre cœur s'étonne,
L'amitié le conseille, & l'Etat vous l'ordonne.

PEPIN.

Va, de l'Etat en vain tu m'allégues les droits ;

L'ame, l'ame d'un pere est au-dessus des loix.

RICOMER.

Eh bien! foulez aux pieds tous les devoirs du Trône;
Sur votre front vous même ébranlez la Couronne;
Autorisez les cris bientôt plus éclatans;
D'un motif de révolte armez les mécontens.
A peine délivré d'une guerre sanglante,
Déchaînez de vos mains la discorde insolente.
Mais, lorsque dans le choc des divers intérêts,
Vous verrez contre vous s'élever vos Sujets;
Lorsque l'ambition, prompte à tout entreprendre,
Fera sortir encor les Clovis de leur cendre,
Souvenez-vous alors du mortel courageux
Qui vous fit entrevoir ces retours orageux;
Vous dit la vérité, vous montra la justice,
Sans daigner les farder par un vil artifice;
Vous plaignit, vous retint tout prêt de succomber,
Et vous marqua l'écueil où vous alliez tomber.

PEPIN, (*dans le plus grand désordre.*)

Il faut donc.... Je ne puis....

RICOMER, (*s'approchant de lui.*)

C'est Pepin qui balance?

PEPIN, (*à part.*)

Est-ce la voix d'un Dieu?

RICOMER.

C'est celle de la France;
C'est celle de l'honneur.

PEPIN.

Poursuis, cruel, poursuis.
Tu m'arraches le cœur.

RICOMER.

Prononcez.

PEPIN.

Je frémis...?
Et c'est un pere encor que je trouve inflexible!

RICOMER.

Ah ! ce titre eſt bien cher à mon ame ſenſible ;
De l'homme infortuné c'eſt le plus doux lien.
Je ſuis pere, il eſt vrai, mais je ſuis Citoyen.
Vous le ſerez vous-même.

PEPIN, (*après un long ſilence.*)

Oui, ta vertu m'enflamme ;
Ton farouche héroïſme a paſſé dans mon ame.

RICOMER.

Dans ſes devoirs enfin mon Maître eſt affermi.

PEPIN, (*ſe cachant dans le ſein de Ricomer.*)

Je le jure ... en pleurant dans le ſein d'un ami.

RICOMER.

Je reçois le ſerment.

PEPIN.

Dieu ! ... tout mon cœur ſe briſe.
Malheureux ! ... c'en eſt fait.... Aliſe, chere Aliſe !
O ſacrifice affreux ! ô mes fils ! ô mon ſang ! ...
Mais le bonheur n'eſt point dans le ſuprême rang.
Mes regards vous ſuivront dans votre humble carriere ;
Vous n'échapperez pas aux ſoins de votre pere.
Inſtruits par le malheur ; ſans en être abattus,
Un jour, un jour peut-être aurez-vous des vertus.
J'accepte avec tranſport un ſi noble préſage :
Trahis par le deſtin, vous ſerez votre ouvrage.
Que j'aurai de plaiſir à compter vos exploits !
Devenez des Héros, vous ſerez plus que Rois.

RICOMER.

Une belle action eſt ſon prix elle-même ;
Vous en avez joui. Mais le Ciel qui vous aime
Vous en réſerve un autre.

PEPIN.

Ah ! tout eſpoir me fuit.
Je n'en ai plus.

RICOMER.

Seigneur, Adelaïde vit.

(*Il fait signe à un Garde.*)

PEPIN.

Elle!

RICOMER.

Dans ce Palais vous l'allez voir paroître.
A sa mere expirante elle s'est fait connoître.
Apprenant que Margiste avoit tout révélé,
Et confirmé sa mort, soudain elle a volé,
Pour rassurer le cœur d'une mere éperdue,
Qui mouroit de douleur, qui renaît à sa vue.
Toutes deux à l'instant vont vous chercher ici.
Concevez leurs transports.... On entre.... Les voici.

SCENE III.

ADELAIDE, ARGENICE, PEPIN, RICOMER.

ARGENICE.

Ma fille...elle respire!&, dans mon trouble extrême
A vos regards, Seigneur, je viens l'offrir moi-même.

PEPIN.

Se peut-il! est-il vrai, Madame? Ah! pardonnez.

ARGENICE.

Le Ciel sauva des jours qu'il vous a destinés.

PEPIN.

Par quels soins....

ADELAIDE.

Connoissez l'appui d'Adelaïde,
Son protecteur unique, & son pere & son guide;
Ce mortel qui m'a fait chérir l'adversité,
Cet ami de Pepin & de l'humanité.
Le Ciel qui si long-temps m'a contrainte au silence,
Dans l'aveu du bienfait a mis ma récompense.

ARGENICE.

Quel prix ?...

RICOMER, (*à Argénice.*)

N'achevez pas ; il ne me manque rien.
Goûtez votre bonheur, & laissez-moi le mien.

PEPIN.

Dans quel horrible jour faut-il que je vous voie !
Et combien d'amertume empoisonne ma joie !
Que d'orages secrets !...

ADELAIDE, (*avec vivacité.*)

Ils vont être calmés....
Je viens vous rendre ici tout ce que vous aimés ;
Faire parler mes pleurs pour une infortunée,
Qui ne fut point coupable & n'est pas condamnée.
L'appareil des Autels a scellé vos sermens,
Le Ciel les a reçus, & moi je les défends ;
Je le veux, je le dois : vos chaînes vous sont cheres,
Et mes titres sont vains dès qu'ils vous sont contraires.
Près de vous, contre moi je réclame en ce jour
La force d'un himen, affermi par l'amour.

ARGENICE.

Je reconnois ma fille à ce transport sublime ;
Il est digne de vous, du sang qui vous anime ;
Mais de tant de grandeur mon amour orgueilleux,
Même en vous admirant, doit traverser vos vœux.
Il faut, il faut monter, pour ma gloire & la vôtre,
A ce rang légitime usurpé par une autre.
Vos titres sont sacrés, mon cœur les défendra ;
Et c'est en vous vengeant que Pepin répondra.
(*à Pepin.*)
Quels sont les sentimens que ce silence annonce ?

PEPIN.

L'honneur parle, il suffit ; vous savez ma réponse,

SCENE IV.

ADELAIDE, ARGENICE, ORPHISE, PEPIN, RICOMER.

ORPHISE.

Madame...

ARGENICE.

Que veut-on ?

ORPHISE.

La Reine...

ADELAIDE.

Alise !...

ARGENICE.

Eh bien ?

ORPHISE.

Vous demande en secret un moment d'entretien.

ADELAIDE, *(avec transport.)*

(à Argénice.)

Alise ! qu'elle vienne Eloignons tout reproche.

PEPIN, *(à Adelaïde.)*

Ah ! laissez-moi, Madame, éviter son approche.

ADELAIDE.

Songez qu'elle a pour elle, & vos vœux, & les miens.

PEPIN.

Je songe à vos malheurs, sans oublier les siens.
Souffrez un sentiment qu'envain je voudrois taire.
Il m'échappe ; il est juste, s'il ne peut vous déplaire ;
Et ce cœur toujours vrai, dans ces affreux momens,
Devoit à vos vertus l'aveu de ses tourmens.

SCENE V.

ADELAIDE, ARGENICE, ORPHISE.

ADELAIDE, (*à Argénice.*)
Madame, il faut la voir.

ARGENICE.

Que veut-elle me dire ?
(*à Orphise.*)
J'attends la Reine : allez, vous pouvez l'introduire.

SCENE VI.

ADELAIDE, ARGENICE.

ARGENICE.
Fuïez cet entretien, il ſera trop affreux.

ADELAIDE.
Si j'oſois....

ARGENICE.
Laiſſez-moi.

ADELAIDE.
Je ne puis.

ARGENICE, (*avec tendreſſe.*)
Je le veux.

ADELAIDE.
Elle fut mon amie ; elle eſt infortunée ;
Mon ame vers la ſienne eſt toujours entraînée.
Dans ſes triſtes diſcours ſurprendre un repentir,
M'aſſurer de ſon cœur, ce n'eſt point la trahir.
(*Elle embraſſe ſa mere. Adelaïde ſort d'un côté, Aliſe entre de l'autre.*)

SCENE VII.

ARGENICE, ALISE (*éplorée, les cheveux épars & dans le plus grand désordre.*)

ALISE.

Ah! Madame, souffrez l'aspect d'une coupable;
Pardonnez à mon trouble, à l'effroi qui m'accable;
Mes yeux, d'ombres couverts, de larmes sont noyés.
Je ne me connois plus, & je tombe à vos pieds.
Point de pitié pour moi, je me meurs, je m'abhorre;
Le trépas le plus prompt, voilà ce que j'implore,
Voilà ce que j'attends.

ARGENICE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je frémis.... Levez-vous.
Le trouble où je vous vois désarme mon courroux.

ALISE.

Ce cœur de pleurs nourri, surchargé d'amertume,
S'ouvre enfin & répand l'horreur qui le consume.
Oui, je suis cette Alise innocente autrefois,
Et fiere si long-temps d'obéir à vos loix.
Je me livre à vos coups; je m'y suis attendue;
Madame, votre sein doit frémir à ma vue.

ARGENICE.

Le cœur le plus aigri pardonne au repentir;
Et même, en ce moment, je ne puis vous haïr.

ALISE.

Haïssez-moi, frappez; ma vie est trop cruelle.

ARGENICE (*s'attendrissant.*)

Vous fûtes malheureuse.

ALISE.

Ah! dites criminelle.
Je le fus, je le suis. Après l'égarement

Où

Où me jetta l'horreur d'un tel événement,
Oui, je devois parler, trahir ce noir mystere......
Que dis-je ? O Ciel! devois-je assassiner ma mere?
De Margiste à mes yeux s'entr'ouvroit le tombeau.
Je la voyois périr sous le fer d'un Bourreau;
Mon triste cœur alors se soulevoit pour elle;
Je déteftois mes jours & lui restois fidelle.
Ces objets qui toujours revenoient me frapper,
Suspendoient un aveu tout prêt à m'échapper.
Joug honteux! loi cruelle! affreuse destinée!
Je fus, par devoir même, aux forfaits enchaînée.
A toute heure, en tous lieux ce souvenir me suit,
Me tourmente le jour, & m'agite la nuit.
Sans cesse je crois voir s'élever sur ma trace
Un phantôme sanglant que ma douleur embrasse;
Il m'appelle, il m'entraîne, &, me glaçant d'effroi,
Semble m'offrir ce cœur.... qu'il déchira pour moi.

ARGENICE.

Expiant l'attentat dont vous fûtes victime,
Ce désespoir me touche, & me force à l'estime.
Vous ne m'écoutez pas!.., ô désordre! ô terreur!

ALISE.

Madame, j'ai du Ciel épuisé la rigueur;
Concevez, s'il se peut, toute mon infortune.
Voyez Alise au sein d'une Cour importune,
Confuse de son rang, lasse de sa grandeur,
Le Diadême au front, la honte dans le cœur,
Portant un joug superbe & cent fois plus funeste,
Idolâtrant des nœuds, qu'il faut qu'elle déteste;
Contre tout sentiment contrainte de s'armer,
Réduite à se haïr.... à n'oser rien aimer!
Rien ne peut dissiper l'effroi qui m'environne,
Il n'est point de plaisir que mon cœur n'empoisonne;
Et même la douceur d'embrasser mes enfans,
Loin de me consoler, ajoute à mes tourmens.
Souvent je les repousse & les traite en coupables.

Tel eſt le noir tiſſu de mes jours déplorables,
Depuis l'affreux complot, depuis ce jour de deuil
Où l'on me mit au Trône, & ma Reine au cercueil.
Je traîne, en frémiſſant, de remords pourſuivie,
Et le fardeau du crime, & l'horreur de la vie.

ARGENICE.

(*à part.*) (*haut.*)
Tous mes ſens ſont émus!... Calmez cette douleur;
Vos cris ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur.
Si le Ciel déſarmant le bras du Parricide,
Avoit voulu ſauver les jours d'Adelaïde....

ALISE.

Quoi! que me dites-vous, Madame? Quel eſpoir
A mes yeux affligés laiſſez-vous entrevoir!...
Mais non: le Meurtrier a conſommé ſon crime:
Lui-même, de ma mere eſt tombé la victime.
Tout indice a péri: nos vœux ſont ſuperflus.
Il n'en faut point douter, votre fille n'eſt plus.

SCENE VIII.

ADELAIDE, (*dans le fond*) ARGENICE, ALISE.

ALISE (*continue.*)

PRinceſſe infortunée!... Ah! puiſſe-t-elle entendre
Les reſpects éternels que je jure à ſa cendre,
Mes ſanglots, mes regrets! ... & que ne puis-je, hélas!
Obtenir mon pardon en mourant dans ſes bras!

ADELAIDE, (*s'approchant.*)

Aliſe!

ALISE.

Quelle voix!... Où ſuis-je!...je friſſonne!

ADELAIDE.

Je vis, je te revois, je t'aime, & te pardonne.

ALISE.

Adelaïde !... Dieu !

ADELAIDE.

Jette-toi dans mon ſein ;
Aliſe, entends ma voix.

ALISE.

O prodige ! ô deſtin !
Adelaïde....

ADELAIDE.

Eh bien !

ALISE, (*ſe jettant à ſes pieds.*)

Ma Reine....

ADELAIDE, (*la relevant.*)

Mon amie.
Le Ciel ſauva mes jours pour veiller ſur ta vie.
Je reconnois ton cœur ; je n'en ai point douté :
Je partage ſes maux, & le mien t'eſt reſté.
Coupable, ton remords t'eût rendu l'innocence.
Il renaît ce bonheur qui marqua notre enfance.
Ouvre les yeux enfin, repoſe-les ſur moi ;
Ne crains point d'y trouver la colere ou l'effroi.
Je ne le ſais que trop, l'infortune eſt timide ;
Mais tu ne dois plus l'être avec Adelaïde.

ALISE.

C'eſt parmi les remords & les déchiremens,
Les cris du déſeſpoir & les frémiſſemens,
Que le Ciel a placé, las de ſa barbarie,
L'inſtant le plus heureux, le plus beau de ma vie !
Avant de vous revoir, qui l'eut dit que mon cœur
Pouvoit jouir encore & s'ouvrir au bonheur ?
Vous vivez ! vous ſouffrez que je vous enviſage !
Vous-même, vous daignez enhardir mon courage,
Vous vivez !... Ah ! ma joie, en un ſi doux moment,
Fera ce que n'ont pu des ſiecles de tourment ;
Elle va triompher de ma force abattue ;
Je mourrai dans vos bras, après vous avoir vue.

Acheve, frappe, ô Ciel! donne-moi le trépas;
Mon bonheur eſt entier, ſi je n'y ſurvis pas!

ADELAIDE.

Abjure un vœu cruel, l'amitié te l'ordonne.
Laiſſe-moi ſur ton front affermir la Couronne.
Garde, garde ce rang où te place ma voix,
Et; ſur le Trône même, obéis à mes loix.

ALISE.

Un Trône à moi! La tombe: oui, voilà mon ſalaire.
C'eſt le bien que je veux .... c'eſt le ſeul que j'eſpere.
Un Trône! à ce nom ſeul mes maux renaiſſent tous.
Voyez qui vous voulez retenir près de vous.
(après un ſilence.)
Songez donc qui je ſuis.... Mon déſeſpoir m'inſpire.
Je ſaurai vous forcer à recouvrer l'Empire,
Tout ce que j'uſurpai, tout ce qui vous eſt dû.
Retrouvant votre cœur, je n'aurai rien perdu.
(elle ſort.)

ARGENICE.

Viens, calmons ſa douleur. Dieu! quelle deſtinée!

ADELAIDE.

Madame, il n'en eſt point de plus infortunée.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

(On voit le Trône dans le fond du Théatre ; le Diadême est posé sur une table.)

SCENE PREMIERE.

ALISE, RICOMER.

RICOMER.

Vous m'avez demandé ; qu'attendez-vous de moi?
Vous savez trop à qui j'ai dû garder ma foi.

ALISE.

Connoissez, Ricomer, cette ame infortunée,
Soumise à ses devoirs, par l'Amour enchaînée,
Implorant aujourd'hui la main, la même main
Qui veut rompre ses nœuds, qui l'arrache à Pepin.
Voilà quelle je suis ; vous, soyez inflexible.
Ce n'est point à mon sort qu'il faut être sensible.
Vous ne concevez pas l'excès de mon tourment :
Ma grandeur fit ma honte & fut mon châtiment.
Je déteste le Trône & suis prête à le rendre :
J'aspirois dès long-temps au bonheur d'en descendre !
Vengeur d'Adélaïde, ami de votre Roi,
Vous me servez moi même en parlant contre moi.

RICOMER.

J'ai fait ce que j'ai dû ; je poursuivrai, Madame.
Sans nul déguisement je vous ouvre mon ame.
Tout m'y force ; & Pepin malheureux aujourd'hui....

ALISE.

Tant que vous respirez, il lui reste un appui.
Demeurez à sa Cour, préservez-le vous-même

Des périls attachés à la grandeur suprême.
Quand je renonce à lui, je veux, je veux du moins
Confier son bonheur & sa gloire à vos soins.
Guidé par vos conseils, par votre expérience,
Qu'il soit toujours l'exemple & l'amour de la France!
Que ce jeune Héros, comblé de tant d'honneurs,
Soit loué par son Peuple & non par ses Flatteurs!...
Démasquez à ses yeux leurs lâches artifices;
Retenez-le, Seigneur, au bord des précipices.
La vérité qu'ici fait chérir votre voix,
Est le vœu des Sujets & le besoin des Rois.

RICOMER.

Tout mon sang est au mien.

ALISE.

Allez, Sujet fidele,
Allez; c'est trop long-temps retarder votre zele.
A de nouveaux efforts il doit vous entraîner,
Pour vaincre Adelaïde & pour la couronner.

RICOMER.

Je vous plains, vous admire; &, d'une ame affermie,
Je cours servir Pepin, ma Reine & la Patrie.

SCENE II.

ALISE, (*seule.*)

Mon ame est plus tranquille. O mânes en courroux,
Quand pourrai-je vous suivre & me rejoindre à vous!
Les horreurs du tombeau n'ont rien que je redoute,
Et votre sang, hélas! m'en a tracé la route.
J'y descendrai. Fuyons l'aspect de ce Palais,
Témoin de mon amour, témoin de mes regrets.
Tout le veut.— Le voilà ce bandeau si funeste,
De mes pleurs arrosé.... Dieu vengeur que j'atteste,
Que de fois j'ai rougi sous ce triste ornement!
Je te dépose enfin, Diadême effrayant;

Tu ne peſeras plus ſur ma tête coupable.
Mais ſi tu me ſemblois un fardeau redoutable,
Sois, ſur un autre front trop long-temps abattu,
Le gage du bonheur, le prix de la vertu!

SCENE III.

ALISE, FANIE.

ALISE.

Les Grands ſont-ils mandés?

FANIE.

Oui, Madame, & mon zele...

ALISE.

Tu pleures!...

FANIE.

Je frémis. Quel motif les rappelle?

ALISE.

Le temps dévoile enfin l'obſcure vérité,
Et ce jour ſur mon ſort répandra la clarté.
On entre. Laiſſe-moi. Vas, & retiens tes larmes.

FANIE.

Pardonnez ma douleur, & ſouffrez mes allarmes.

ALISE.

Songe au ſoin dont mon cœur s'eſt repoſé ſur toi.
Vas, c'eſt mon dernier ordre.

FANIE.

Il eſt affreux pour moi.

SCENE IV.

ALISE, PEPIN, *les Chefs du Peuple.*

PEPIN, (*à sa suite.*)

DEmeurez un moment.

SCENE V.

ALISE, PEPIN.

PEPIN.

QUe prétendez-vous faire
Entraîné par vos vœux & par votre priere,
J'assemble autour de vous tous les Chefs de l'Etat.
Qu'annoncent ces apprêts ? & pourquoi cet éclat ?
(*d'une voix plus basse.*)
Alise, écoute-moi ; ta grace est prononcée :
Oui : ta mere n'est plus, ta faute est effacée.
Je ne viens point en Roi qu'il te faut désarmer.
Ne crains point un époux qui veut toujours t'aimer,
Te protege, te plaint, ressent ta peine affreuse,
Qui doit te consoler & veut te rendre heureuse.
Le devoir, je le sais, dut tè sacrifier ;
L'aspect de mes enfans m'a fait tout oublier.
J'abhorre les grandeurs ! je hais la loi trop dure
Qui me fit immoler l'Amour & la Nature !
Ce Peuple contre nous peut élever sa voix....
Je saurai le fléchir ; je t'aime, je le dois.
Après tant de travaux, je demande à la France
De me laisser au moins ton cœur pour récompense.

La

La gloire plaît ſans doute à l'orgueil de mes vœux ;
Mais ce n'eſt que par toi que je puis être heureux.

ALISE.

Que dites-vous Pepin ? La pitié vous abuſe.
Aux yeux de l'Univers vous ſeriez ſans excuſe.
(Elle veut ſe jetter à ſes genoux.)
Vous m'aimez ! ô mon Roi ! je tombe à vos genoux.
Daignez me regarder ſeulement ſans courroux :
Pour vous intéreſſer je ſuis trop criminelle.
J'ai troublé vos deſtins ! ... moi dont le cœur fidele,
Vous aimant en ſecret, n'oſoit s'abandonner
Aux feux que mes malheurs venoient empoiſonner.
Oui, je vous adorai, je peux vous en inſtruire,
Dans ce moment cruel j'ai le droit de tout dire.
Gêné par mes remords, nourri par vos vertus,
L'Amour fut pour mon ame un reproche de plus ;
Et cependant lui ſeul, adouciſſant mes larmes,
Même ſur ma douleur répandoit quelques charmes.
Mais pourquoi ſur mon ſort vais-je arrêter vos yeux ?
Au nom de mes regrets & de mes derniers vœux,
Conſervez vos bontés pour une autre moi-même ;
Pour l'Etat qui m'eſt cher, & des enfans que j'aime.

PEPIN.

Ah ! mon cœur te promet de les aimer toujours ;
Mais ces gages ſi chers ont beſoin de tes jours.
Si jamais tu m'aimas, éprouve ma tendreſſe ;
L'équité te la rend & non pas la foibleſſe.
Ricomer, il eſt vrai, par ſon zele inſpiré,
M'a ſurpris un ſerment auſſi-tôt abjuré ;
Il étoit contre toi. Mon ame moins ſévere
N'a pu briſer les nœuds d'un époux & d'un pere.

ALISE.

Soyez Roi ; les François fixent ſur vous les yeux,
Monarque & Conquérant, jeune & victorieux,
Sans deſcendre à mon ſort, ſuivez vos deſtinées.

PEPIN.

Eh bien ! partage-les, & rend-les fortunées.

ALISE,

Mes destins sont affreux.... mais mon cœur s'y soumet.
(*à part.*)
Ciel, affermis ma voix & soutiens mon projet.
Approchez.
(*Elle fait signe au Peuple & aux Grands de s'approcher. Plusieurs femmes se rangent autour d'elle.*)

PEPIN.

Quoi !

SCENE VI.

ALISE, PEPIN, (*les Chefs du Peuple.*)

ALISE.

FRançois, apprenez un mystere
Dont je dois vous instruire, & que je dûs vous taire.
Vous me vîtes sans titre usurper votre foi.
Le Trône où je montai n'étoit pas fait pour moi.
Ma mere.... pardonnez ; la pitié fit mon crime :
La Nature parloit, & je fus sa victime.
Peuple sensible, ô vous qui vîtes mes douleurs,
Vous oublierez ma faute en songeant à mes pleurs.
Peut-être rendrez-vous justice à mon courage.
Tous les maux réunis, ce fut là mon partage ;
Ils étoient à leur comble ; & vous les terminez,
Si je lis dans vos yeux que vous me pardonnez.

PEPIN.

Cruels ! vous vous taisez ! ah ! lorsque tout l'opprime,
J'ose ici réclamer ses droits à votre estime ;
Elle en est digne encore ; &, dans ce jour d'effroi,
Elle a pour Défenseur son époux & son Roi.

Du trouble de mes ſens je ne ſuis plus le maître.
Ses deſtins ſont changés, mais mon cœur ne peut l'être.
Et ce cœur plus fidele à tous ſes ſentimens,
(s'approchant d'Aliſe.)
Lui garantit la foi de ſes premiers ſermens.

SCENE VII.

ADELAIDE, ARGENICE, ALISE, PEPIN, RICOMER.

ALISE, *(ſe jettant dans les bras de Pepin.)*

QU'entends-je?

PEPIN, *(appercevant Adelaïde.)*

Ciel! ô Ciel!

ALISE.

Revoyez votre Reine.

ARGENICE.

Oui, c'eſt elle, François, que le ſort vous ramene;
Et, ſans ajouter rien; je crois dans cet inſtant.
Rappeller tous ſes droits, en vous la préſentant.

ADELAIDE.

Je n'en ai point. Aliſe, au déſeſpoir livrée,
Aliſe les a tous, puiſqu'elle eſt adorée.
Peuple heureux ſous ſes loix, l'as-tu donc oublié?
Entends les cris plaintifs de la tendre amitié.
Ce cœur né pour ſouffrir, ce cœur qui ſe poſſede,
Jouit des droits du Trône au moment qu'il le cede.

RICOMER.

Que faites-vous, Madame?

ARGENICE.

Ah! ma fille, arrêtez.
Vos titres & mes vœux ſeront ſeuls conſultés.

ALISE, (*à Argenice.*)

J'ofe me joindre à vous. Tout le veut, tout l'ordonne.

(*montrant Adélaïde.*)

Oui, Madame, il lui doit fa main & fa Couronne.

RICOMER.

Mon Maître l'a promis.

ALISE.

Et ce cœur aujourd'hui,

S'il falloit l'affermir, lui ferviroit d'appui.

PEPIN.

Je fens tous mes devoirs, & leur fardeau m'accable.
Nature, Amour, Patrie, honneur inexorable,
Vous rempliffez mon ame, & vous la déchirez.

(*à Alife.*)

Nos cœurs étoient-ils faits pour être féparés ?

ALISE, (*à Pepin.*)

Votre gloire l'exige, & c'eft elle que j'aime.

SCENE VIII.

ADELAIDE, ARGENICE, ALISE, FANIE, *les deux fils de Pepin*, PEPIN, RICOMER, *les Grands*, *le Peuple*. *Gardes.*

ALISE, *avançant vers le fond du théâtre.*

à Pepin.

INfortuné par moi, je vous rends à vous-même.
La France qui condamne un funefte lien,
Veut votre facrifice, & j'acheve le mien.

Elle fe poignarde & tombe dans les bras de fes Femmes.

ADELAIDE.

Alife !

PEPIN.

Ah ! malheureux !

ADELAIDE.

Qu'as-tu fait ?

PEPIN.

Chere Alise !

ALISE.

Nos nœuds t'auroient perdu.... C'est l'Amour qui les brise.

PEPIN.

Cruelle, ainsi par toi tous mes vœux sont trahis !

ALISE.

Elle vit ! vous pleurez ! tous les miens sont remplis.
Montez, fille des Rois, montez à votre place.
Dieu, conserve le Trône à leur auguste race !

Traînant ses Enfans aux pieds d'Adelaïde.

Je veux qu'à vos genoux, soumis dès ce moment,
Mes fils soient les premiers à vous prêter serment.
Rappellez-vous pour eux combien je vous fus chere :
Protégez des enfans dont vous aimiez la mere :
Conservez ma mémoire, & plaignez leurs malheurs.
Vivez, régnez heureux ; c'est mon espoir. Je meurs.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

J'Ai lu par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *Adelaïde de Hongrie*, Tragédie; & je crois que l'on peut en permettre l'impression, à Paris, ce 25 Juillet 1774.

MARIN.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer, ce 28 Juillet 1774.

DE SARTINE.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue de la Harpe.